

portion entre l'augmentation de la population et celle du commerce.

Le négociant conclut de cette absence de proportion, que le recensement a été mal fait. C'est possible pour le Haut-Canada; mais nous croyons que si on a péché dans le recensement de la population bas-canadienne, c'est en grossissant le chiffre au lieu de le diminuer. Il est bien connu, par exemple, que dans beaucoup de comtés où l'émigration a fait des ravages, on a fait entrer dans le recensement des centaines d'individus qui sont aux Etats-Unis, quand on n'avait pas la certitude qu'ils ne reviendraient jamais au pays. Il n'y a probablement qu'à Montréal que le recensement a dû être mal fait.

Quoi qu'il en soit, en supposant même qu'on ajouterait au recensement cent à deux cent mil e âmes, cette disproportion entre la population et la consommation ne serait-elle pas encore effrayante?

N'est-il pas évident que si on ne trouve pas moyen d'augmenter à tout prix la production agricole et industrielle, nous marchons vers la ruine, et que la population canadienne-française en particulier, loin d'augmenter pendant les dix années qui vont suivre, diminuera considérablement? Les cultivateurs peuvent se préparer à hypothéquer leurs terres et à les vendre ensuite et les marchands à faire banqueroute, s'il n'y a pas une réaction sérieuse dans notre économie sociale et politique. Ce n'est pas de l'exagération, c'est du simple bon sens. Il est impossible que l'exportation de nos produits agricoles et de nos bois suffisent à payer l'excédent énorme de nos importations sur nos exportations. Si la production nationale ne prend pas des développements rapides, le Bas-Canada sera bientôt tout entier entre les mains des banquiers et compagnies de prêt. Or, comme il vient toujours un temps où l'on ne peut plus payer ce qu'on emprunte, on verra une crise encore plus terrible que celles qui, à deux époques différentes, ont semé la ruine et la terreur dans le pays.

MM. ROUTHIER ET FRÉCHETTE.

M. Fréchette a fait dans des lettres qui ont été fort remarquées des citations qui méritent d'être reproduites.

Après avoir dit que le temps est passé où il suffisait à la malveillance d'accuser un homme de manquer de religion pour le perdre, où un zèle dangereux aurait même pu faire du tort à des institutions qui font le bonheur et la gloire de notre pays, M. Fréchette parle de la violence et de la rudesse de langage de certains écrivains catholiques.

Ne serait-il pas plus chrétien, dit-il, de suivre les conseils tout évangéliques du digne évêque du Bellai qui disait :

« Mes frères, vivons tous en paix : aimons même ceux qui s'égarent, et sachons vivre avec eux en harmonie, afin de les ramener par la charité? »

Mgr. Maret a dit quelque part : « Ce sont nos injustices, nos colères et nos amertumes qui éloignent de la vérité les âmes faites pour s'élever jusqu'à elle. »

Mais non; mettant de côté ce conseil de St. François de Sales : « Point de sévérité; reprenez toujours en toute sorte de patience, » et ces belles paroles de St. Jean Chrysostôme : « Le langage de la vérité doit être calme et indulgent, » vous ambitionnez de jouer au Canada, le rôle que M. Veuillot s'est arrogé en Europe : celui, comme vous dites, d'éloigner de l'arche, les profanateurs à coups de fouet et de bâton.

Il me semble, monsieur, que ce n'est pas là la morale que notre Sauveur enseigne dans sa parabole du Bon Pasteur, qui cherche ses brebis égarées et les ramène doucement au bercail. Jésus-Christ, n'a pris le fouet qu'une seule fois dans sa vie, lui, et c'était pour chasser les marchands du temple, c'est-à-dire ceux qui, se servant du sanctuaire pour faire de l'agiotage politique et satisfaire leurs ambitions mondaines.

Réfléchissez bien à cela, monsieur; et puisque nous en sommes à parler de l'Évangile, je vous rappellerai, ce que St. Luc a écrit quelque part : « Ne jugez pas autrui, si vous ne voulez pas être jugé vous-même. »

Il y a dans ces lettres une foule de choses qui mériteraient d'être reproduites, choses qui sont aussi bien pensées que bien écrites, des traits, qui suffiraient en France à faire la réputation d'un écrivain, mais encore une fois nous ne croyons pas plus que M. Routhier soit un hypocrite que nous croyons que tous ceux qu'il attaque soient de mauvais catholiques. Comme le dit M. Fréchette, il faut des preuves dans un cas, comme dans l'autre.

Je viens de lire dans le *Nouveau Monde* une correspondance dans laquelle M. Routhier explique avec beaucoup de modération et de talent, des idées qu'il avait exprimées sur le rôle de la Providence dans le monde. Il dit comment la Providence intervient par des moyens humains dans les affaires de ce monde, en jetant par exemple le trouble dans l'esprit des nations qu'elle veut punir.

L. O. DAVID.

LE FROID ET LA GLACE.

Une trentaine de vaisseaux pris dans la glace depuis Montréal jusque dans le bas du fleuve attestent les dommages que va causer l'apparition si subite du froid. Vendredi et samedi dernier les équipages de plusieurs de ses vaisseaux ont été presque gelés à mort; on disait même que plusieurs personnes avaient péri. Heureusement que le temps doux qu'il a fait, ces jours-ci, est venu au secours des malheureux marins retenus dans les glaces.

JOS. VINCENT.

Notre intrépide batelier est venu lui-même à deux doigts de sa perte. Le St. Laurent, emprisonné lui-même dans la glace, refusait de le rendre au rivage. Il était allé à l'île Ste. Hélène porter des approvisionnements. Il reprit la traverse vers

deux heures. Un vent froid, un gros vent de janvier, se faisait sentir, mais plein de courage, sous le commandement de leur chef, les vigoureux nageurs s'aventurèrent dans les glaces flottantes, et pendant cinq heures ils luttèrent en dépit d'un vent glacial et le courant, qui charriait les glaces avec une telle rapidité que l'on craignait à chaque instant que le canot ne se brisât en pièces. Des gens qui se trouvaient sur les bords de la rivière, voyant la position périlleuse dans laquelle se trouvait le canot, le suivirent jusqu'à près de la Longue-Pointe où ont pu jeter des câbles aux pauvres malheureux, et après une demie-heure, on les ramenait à terre épuisés de fatigue et glacés par le froid. Ils étaient demeurés 3½ heures dans les glaces en un temps aussi rigoureux.

LE GRAND DUC ALEXIS.

Le voilà ce grand duc tant fêté par les Américains! Il est jeune et beau.

Le fils de l'empereur de Russie sera à Montréal le onze.

On dit qu'il vient pour cimenter d'avantage l'union qui existe déjà entre la Russie et les Etats-Unis. C'est une curieuse exemple des anomalies du monde politique que cette alliance du Despotisme et de la Liberté.

L'EVACUATION ALLEMANDE.

De l'Univers Illustré du 7 septembre.

L'événement capital de la dernière semaine a été le départ des troupes allemandes de la banlieue parisienne. Les villes et les villages avoisinant la capitale sont enfin libérés des envahisseurs qui les ont occupés pendant de si longs mois. Saint-Denis, Pantin, Bobigny, Nogent, et bien d'autres localités, ont vu avec un indicible sentiment de joie s'éloigner les casques à paratonnerre des Prussiens et les casques à chenille des Bavarois.

Après le tour des villes et des villages est venu celui des forts du nord et du nord-est de Paris, qui ont été remis aux troupes françaises. Le 20 septembre, le drapeau tricolore a flotté de nouveau sur ces forts où il avait été si vaillamment défendu pendant le siège de Paris. Mais nos soldats n'ont absolument trouvé que les quatre murs. Les soldats allemands avaient, en effet, donné carrière aux rapaces instincts de la race germanique. Tout ce qu'ils n'avaient pu emporter, ils en avaient fait l'objet de vente à l'encan. Les chaises, les tables, les poêles avec leur tuyaux démontés, les planches à pain, tout, en un mot, avait été vendu à cette nuée de brocanteurs interlopes qui suivaient l'armée allemande depuis le commencement de la guerre, s'enrichissant des produits du pillage et des réquisitions.

C'était un spectacle vraiment touchant que celui d'un village au moment de l'évacuation. A peine la nouvelle du départ définitif des envahisseurs était-elle répandue, que soudain les rues se remplissaient de groupes joyeux et que les maisons se pavosaient de drapeaux tricolores. Beaucoup de maisons ont été illuminées à Saint-Denis.

La remise officielle et la réception des forts ont eu lieu, du reste, avec beaucoup de convenance. Une convention spéciale entre les autorités militaires de France et d'Allemagne en avaient réglé les formalités. A l'heure fixée, vingt-cinq soldats de l'armée allemande seulement occupaient chaque fort; vingt-cinq soldats français s'avancèrent; l'officier allemand, après l'échange du salut, remit les clefs à l'officier français et s'éloigna avec sa troupe, tandis que, à une distance minutieusement déterminée, cent hommes de l'armée française et cent hommes de l'armée allemande formaient les réserves. Le drapeau national a été hissé immédiatement.

LA PRISON MILITAIRE DE QUÉBEC.

Voici ce qu'en dit un officier des Ingénieurs de la Reine.

« J'obtins du gardien en chef de la prison la permission de la visiter. C'était le 12 octobre dernier. La première chose qui me frappa en entrant dans cette bâtisse, ce fut l'extrême propreté qui y régnaît : vous ne pourriez pas y trouver une parcelle de poussière. »

« Les prisonniers sont divisés en deux classes : ceux de la première mange de la viande trois fois par semaine, et ceux de la seconde deux fois. Le souper et le déjeuner des deux classes se composent d'une demi livre de pain et d'une demi pinte de lait. »

« Les prisonniers de la première catégorie couchent toutes les nuits dans des lits : ceux de la seconde cinq fois par semaine ; les autres nuits il couchent par terre... »

« J'allai ensuite leur voir faire de l'étope. On donne onze onces de câble à chaque prisonnier et celui qui n'a pas converti ce câble en étope, dans le temps prescrit, se couche sans souper. Cette étope est vendue \$1.00 le quintal. »

« La plus dure punition infligée aux prisonniers est l'exercice du boulet, qui consiste à transporter, à hauteur de poitrine des boulets de 32 livres d'une pile à l'autre. Les autres punitions infligées sont l'exercice militaire forcé, etc., etc... »

« Les prisonniers sont pourvus de fil et d'aiguilles et doivent raccommoder leurs habits eux-mêmes... »

« Voici la division de leur journée : à 5.30, lever jusqu'à 8, travail, à 8 ils déjeunent et prièrent par le chapelain militaire. De 9 à 11, visite du médecin et exercice militaire ; de 11 à 1h. shot drill ; de 1 à 2 exercice, et raccommodage des habits de 2 à 4 ; de 4 à 6, classe. A six heures et demie les prisonniers souper et ensuite ils font de l'étope jusqu'à 9.30 ; ensuite ils se couchent. »

Il faut avouer que ce n'est pas précisément l'idéal du bonheur.

Dernièrement, à Cleveland, Ohio, une mariée, après que le ministre eut terminé la cérémonie nuptiale, s'avança toute radieuse vers le chœur et demanda à l'organiste s'il aurait la complaisance de faire chanter « Depuis longtemps c'est mon désir. »

TOURS DE FORCE.

Si je me prenais à raconter les exploits de tous nos Alcides Canadiens, je tarierais mon encrier à la tâche. On verrait Duhaime, debout sur la verge du fleuve, arrêter un crible emporté par un courant rapide : Giroux, dételé son cheval, au pied d'une côte, l'attacher derrière sa voiture, puis prendre sa place dans le timon et monter la charge jusqu'au sommet : Gabeil, s'emparer d'une maison de poll, gardée par vingt ou trente hommes, puis, assailli par eux tous à la fois, se trouvant acculé près d'un mur de pièces sur pièces, le jeter à bas d'un seul coup d'épaule, et plus heureux que Samson, s'échapper du milieu des ruines. Les noms des Gourdeau, des Cardinal, des Grignon, des Monarque, des Tourangeau, éveillent le souvenir de faits non moins extraordinaires et intéressants, que d'autres mieux informés que moi raconteront probablement quelque bon jour.

On vient de construire, tout à côté des édifices du Parlement, vers le nord-est, une petite plateforme publique, assez gentille, assez propre, où une dizaine d'amis ont pu passer délicieusement les derniers beaux jours d'automne. Encore aujourd'hui, quelques élèves de l'Université viennent y contempler le vaste et beau panorama qui s'y déroule sous nos yeux. Heureux jeunes gens ! les grands spectacles de la nature sont pour eux pleins de charmes. Une bonne, tenant par la main un pauvre enfant frêle, que le froid a transi, l'amène là pour le réchauffer aux rayons encore tièdes du soleil, à midi. Des feuilles mortes, arrachées aux beaux ormes du jardin du Séminaire, sont entassées dans les coins où semées ça et là sur le plancher. Quelques petits exilés français, une troupe de moineaux, égaient seuls de leurs ébats, cet endroit, hier si charmant.

Nos dix amis l'avaient tant prise en affection, qu'ils l'appelaient « notre plateforme » et la plupart des gens semblaient reconnaître leurs titres, en s'abstenant de s'y rendre après sept heures. A leur grand regret, ils voyaient passer et repasser de gracieuses dames sur le trottoir d'en face qui longe le mur du Séminaire, sans qu'elles daignassent s'arrêter un instant pour causer avec eux. Je vous jure, sur l'honneur, que tous, depuis le plus âgé jusqu'au plus jeune, sont d'une extrême galanterie. Jugez s'ils étaient marries de voir les belles dames de Québec, et vous savez qu'elles sont belles lorsqu'elles se donnent la peine de l'être, leur tirer ainsi de l'aile chaque soir. Tout au plus, advenait-il parfois qu'une de ces dames, en passant, fit un signe compris du mari seul, l'un du groupe, qui s'en détachait pour la rejoindre. Alors, au lieu de dix, ils étaient onze marries, car le délinquant l'était deux fois, en cette occasion.

— Que faisaient-ils donc là, ces Dix, puisqu'ils semblaient effrayer les dames et chasser les hommes ?

— Ils fumaient.

— Et puis ?

— Et puis, deux d'entre eux prisaient.

— Prisaient quoi ?

— Du tabac en poudre.

— Après ?

— Ils causaient.

— Ah ! ils causaient.

— Mais oui ! ils causaient, quoi d'étrange à cela ?

— La causerie, c'est bien ! mais de quoi causaient-ils ?

— Ma foi ! ils causaient un peu de tout, d'astronomie, de physique, de chimie, de constructions navales, de coups-de-main, de voleurs, de farceurs, d'idiots, d'imbéciles, de toutes choses et de toutes gens pouvant fournir matière à s'instruire, à rire ou à amuser.

— C'est bien là tout ?

— Non, pas tout, car les plus fûtés, en s'en allant, pronostiquaient du beau ou du mauvais temps pour le lendemain.

— Allons-donc ! ce n'est pas ce que je veux savoir.

— Qu'est-ce alors ?

— Pourquoi jouer au plus fin avec moi ? Vous savez tout, répondez franchement ! Ça n'ira pas plus loin, du reste. Entre nous, cette réunion n'était-elle pas un club politique ?

Voilà bien, mot pour mot, les questions que faisait tout dernièrement à un des Dix, un jeune homme, de Montréal, fort en thème jadis, aujourd'hui journaliste pas mal ébauché et bien sûr alors, employé public en herbe.

Le Dixième, entendant la dernière question, posée en manière de pistolet sur sa poitrine, — ne sût y répondre que par un sourire et un haussement d'épaules.

— Ah ! vous riez de ma question ? vous riez pour faire contenance : Eh bien ! moi, je vous dis que j'ai sondé vos projets et deviné vos intrigues. « Et le Montréalais, s'allumant de plus en plus... Vous avez lu dans *Notre-Dame de Paris*, le chapitre intitulé : « Ceci tuera cela ? »

— Je ne l'ai pas lu, mais allez toujours, car vous me paraissez bien parti.

— Dans ce chapitre, Victor-Hugo, représente Louis XI, tenant à la main un livre imprimé tout récemment, par Guttenberg. Le roi debout à sa fenêtre, élève le livre, avec un geste menaçant vers les tours de l'église de Notre-Dame, en disant : « Ceci tuera cela, » c'est-à-dire que la science tuera la religion... »

— Je ne vois rien là, ce me semble, qui puisse affecter notre plateforme ?

— Vous n'y voyez rien, parce que vous refusez de voir, mais moi, je vous dis : que, ceci, c'est-à-dire cette plateforme, tuera